

VIEILLE BRANCHE - ÉPISODE 22

Jean-Jacques Lebel

“Je me pose la question nuit et jour moi. Est-ce que nous avons conscience du monde dans lequel nous vivons, de la relation entre notre manière de vivre et le problème de la survie de l'humanité.”

Jean-Jacques Lebel, c'est un artiste qui a grandi entre Marcel Duchamp et André Breton. Il a été surréaliste, puis non. Il a organisé les premiers happenings européens et il a traduit tous ses amis ou presque de la *beat generation*. Jean-Jacques Lebel nous attend dans un incroyable chez lui. C'est en bas de Montmartre, au fond d'une cour. Il occupe d'anciens ateliers et c'est magnifique. C'est un grand loft avec un patio au milieu. C'est immense, c'est partout, partout, partout, des oeuvres d'art.

Jean-Jacques Lebel a connu toute la scène artistique occidentale depuis 60 ans, et de l'époque chantée par Aznavour dans *La Bohème* quand ils étaient tous jeunes, mais fauchés, il a mille oeuvres offertes en cadeau ou en échange. Jean-Jacques Lebel, nous installe autour d'une grande table surplombée par plusieurs tableaux qu'il va décrire pendant l'entretien. Il nous accueille avec sourire et bonhomie, mais c'est le seul invité jusqu'à maintenant que j'ai réussi à vraiment énerver. Car Jean-Jacques Lebel est un artiste, mais c'est surtout un homme en colère et radical pour qui certains mots sont interdits. Je vous laisse découvrir ça.

INTRO

Je suis Marie Misset et aujourd'hui je suis dans l'incroyable maison de Jean-Jacques Lebel.

Bonjour Jean-Jacques Lebel,

Bonjour,

Je me présente, je m'appelle Marie Misset, comme ça vous savez.

Alors c'est difficile de résumer une vie de 82 ans pleine à craquer, mais je vais essayer, dans les très, très grandes lignes.

Cette vie, elle commence à Paris. Elle s'envole très vite à New York, où vous grandissez, entouré par André Breton et Marcel Duchamp, puis vous muez en électron absolument libre à tous les niveaux. Vous avez créé les premiers *happenings* européens, vous vous êtes impliqué sur tous les plans pendant mai 68. Vous avez flirté avec le surréalisme, le situationnisme, mais surtout les grands poètes...

Le situationnisme n'existe pas.

Hé ben voilà. On va en parler...

Les situationnis-**TES**, mais il n'y a pas de situationnis**ME**.

Avec les situationnistes, et surtout les grands poètes de la *Beat Generation* que vous avez tous ou presque traduits, ou en tout cas fréquentés. Vous êtes poète, agitateur, artiste engagé, plasticien, politique, insurgé, et à vous tout seul, vous représentez ce qu'on appelle un pan entier de l'histoire non officielle de l'art, ça, c'est Le Monde qui le dit. Et vous aimez les barricades, plus que quiconque, je crois. Je n'en dis pas plus pour l'instant, car il faut sans doute commencer par le commencement. C'est à dire vous demander à vous: c'est quand pour vous, le début, le début de votre vie ? Quand est-ce que vous le situeriez?

La première fois que j'ai commencé à réfléchir à quelque chose qui pourrait avoir du sens pour moi, j'étais très petit. J'étais à New York. Je devais avoir 4 ou 5 ans. Et j'avais une gouvernante qui était noire, qui est un des

personnages les plus importants de ma vie, qui était illettrée et dont la mère avait été esclave. Elle avait déjà à cette époque là 92 ans, quelque chose comme ça; et c'est une femme qui m'a fait comprendre le peu que je sais de la vie. Autrement dit, qu'il n'y a pas que des Blancs, il y a aussi des Noirs, y a toute sorte d'autre ethnie, mentalité, façon de vivre, façon d'être. Et un jour, elle chantait comme ça, elle murmurait une chanson, et c'était l'époque des 78 tours, et elle a mis un disque, je savais même pas ce que c'était qu'un disque, j'étais très gosse, et elle a mis une chanteuse qui chantait quelque chose, et je ne sais pas ce qui m'a pris, mais c'est... j'ai éclaté en sanglots tellement la voix, je ne comprenais pas les mots que chantaient cette femme, mais j'ai été profondément touché, remué, bouleversé par hum... par ce que j'entendais. Et il s'est avéré beaucoup plus tard, elle m'a expliqué qui c'était, c'était Billy Holiday, la grande chanteuse que j'ai adorée toute ma vie, que je continue d'adorer d'ailleurs. Je crois que peut être, on pourrait dire, sans forfanterie que c'est la première fois que j'ai été éveillé à quelque chose qui s'appelle la pensée, et que la vie humaine, c'est pas simplement bouffer, boire, digérer, pisser, chier, dormir, travailler, trimer, arriver à l'heure, courir comme des fous et des folles, mais qu'il y a d'autres dimensions dans la vie, et que je ne veux pas employer des grands mots comme "art" ou tout ça, mais qu'il y avait, y a d'autres dimensions que tout être humain vivant peut atteindre à travers quelque chose, il se trouve que c'était la musique, la voix de cette femme sublime qu'était Billie Holiday, mais on peut y arriver par d'autres moyens aussi. C'est à partir de ce moment là que je me suis rendu compte que j'étais ce qu'on appelle un être sensible, un être qui essaye de comprendre qu'il est, pourquoi il est; qu'est ce que je fous là? Qu'est ce qu'il y a autour de moi? De quoi est faite cette société? Pourquoi est ce qu'il y a tous ces autres autour? Qu'est ce qu'ils font? Quel est mon rapport à eux? Enfin, toutes les questions qu'on se pose dans la vie, tout le temps, que nous mettons en soi jusqu'à la mort. Et moi ça m'est arrivé à travers la voix bouleversante de Billie Holiday.

Et alors, pour en revenir un petit peu en arrière, vous avez parlé de Marcel Duchamp tout à l'heure, d'André Breton que vous avez fréquenté adolescent. Vous avez eu une adolescence, je crois pas évidente, en tout cas vous avez un peu souffert. Est ce que c'est lié, justement, à ce que vous nous parlez, ce dont vous nous parlez depuis tout à l'heure, au fait que vous étiez effectivement quelqu'un de déjà très sensible? A quoi c'était lié ces rébellions adolescentes? Qu'est ce qui vous faisez crier à l'époque?

Je crois que c'est le cas de tous les adolescents et de toutes les adolescentes,

...du monde...

quelle que soit la société dans laquelle on vit, où on est né. Je veux dire, l'idée que on va vous obliger à vivre d'une manière totalement contraignante et absurde, que vous sentez parfaitement que la société est là pour vous tuer, pour vous écraser, qui que vous soyez, où que vous soyez, c'est comme ça pour tout le monde. Ce n'est pas mon cas moi, personnellement, c'est tout le monde est comme ça. Et c'est dans ces moments là... où les grandes options se dessinent, c'est-à-dire où qu'on doit être une fille ou un garçon, qu'on soit gros ou maigre, qu'on soit grand ou petit, peu importe de quelque soit la couleur de la peau, on a une décision à prendre, une décision qui se fait en nous sans qu'on s'en rende compte. C'est est-ce que je vais résister? Est ce que je vais tâcher de laisser vivre et s'exprimer quelque chose qu'on ne connaît pas à ce moment là, mais on en apprend le sens beaucoup plus tard? Est-ce qu'on va laisser la subjectivité exister, s'exprimer? Ou est ce qu'on fait une croix dessus, et qu'on se dit "Voilà, je vais faire comme tous les autres. Je vais obéir. Je vais me soumettre"; pour les filles, c'est peut-être encore pire que pour les garçons, ça veut dire qu'il faut se marier, il faut pondre, faire des gosses, trouver du fric, payer le loyer, devenir un abruti et une abrutie quoi. Vous voyez ce que je veux dire? Trouver un travail qui, tout d'un coup, vous vous rendez compte que vous êtes complètement aliéné, que vous n'êtes plus vous même.

Vous êtes une espèce de robot qui fait où on lui dit de faire, qui n'a pas le droit de penser, qui n'a pas le droit de sentir, qui n'a pas le droit de se rebeller, qui n'a pas le droit d'avoir une vie, n'est ce pas? Et malheureusement, regardez l'écrasante majorité des êtres humains sur le globe terrestre.

Mais en ça André Breton justement, pour vous, j'ai l'impression qu'il a eu une vertu: celle de vous rassurer, de vous montrer qu'il y avait une autre voie possible, qu'il y avait quelque chose de ...

C'était exactement ça. C'était... il m'a dit "trouvez votre chemin". On se vouvoyait hein, parce que c'est l'ancien monde; il m'a dit "trouvez votre chemin, vous occupez pas de ce qu'on vous dit, trouvez votre chemin à l'intérieur de vous-même, essayez de vous repérer par rapport à votre être intime, à votre pensée, à vos rêves, à vos désirs, à votre vision de la vie". Et je pensais être fou, parce que tout le monde me disait que j'étais fou, à l'école, mes parents, tout le monde me disait "mais pourquoi t'es pas comme les autres? Pourquoi tu... ? Pourquoi tu... t'es jamais d'accord? On te dit d'apprendre le latin". Vous voyez ce que je veux dire? On te dit de t'habiller comme ceci dit, on te dit de parler comme cela. "Pourquoi tu ne fais pas comme les autres?" Mais moi, je n'arrivais pas à faire comme les autres.

Elle était là, la douleur, sûrement.

Pardon?

Elle était là la douleur, probablement.

Mais la douleur...

La question...

La douleur, elle est permanente, tout le temps, chaque fois. En vous attendant tout à l'heure, puisqu'on est dans un moment absolument crucial et terrifiant de l'histoire humaine: c'est aujourd'hui qu'ont commencé les élections aux États-Unis, j'ai regardé la télé, deux minutes avant que vous n'arriviez, et j'ai écouté les déclarations de

Trump. Ca c'est d'une d'une extrême gravité. Alors c'est pas la douleur était quand j'avais 12 ans, c'est pas comme ça. La douleur elle est maintenant, elle est tout le temps.

Justement, je voulais vous en parler de la situation aux Etats-Unis. Vous avez évoqué votre passion pour Billie Holiday. Billie Holiday qui vous a aussi du coup sensibilisée à la question noire aux Etats-Unis.

Oui, bien sûr, bien sûr. Mais, il y a une question qui est préalable à tout ça. Nous, vous, moi, tout le monde: quelle est notre responsabilité? Est ce que nous sommes là pour heu ... trouver le moyen de gagner du fric, vivre comme on a envie de vivre de façon totalement égoïste, renfermée, séparée des grands problèmes de l'humanité? Où est ce qu'on a une certaine responsabilité humaine, sociale, personnelle vis à vis des autres, même ceux et celles qu'on ne connaît pas? C'est une vraie question. Moi, je suis né en 36, c'est-à-dire juste avant la Deuxième Guerre Mondiale. Je n'ai pas cessé de poser, de toutes les manières possibles, à mes parents qui n'étaient pas des atrocités salopard, loin de là, je leur disais "mais..."; quand j'étais gosse je voyais ça dans les films, dans les livres, et maintenant on voit à la télé partout, le nazisme, les camps de la mort, la destruction de l'Europe, l'horreur, les massacres. "Qu'est ce que vous faisiez?"

Aux Etats-Unis...

"Qu'est ce que vous faisiez en 1936, l'année où je suis né?" Hitler, comme vous le savez, a pris le pouvoir en 33. L'ignominie nazie était déjà, en 36, parfaitement installée, elle ronronnait. Tout le monde était au courant, et je disais à mes parents "Mais vous, vous vous l'écoutez à la radio? Vous le regardiez dans le journal? Qu'est ce que vous faisiez quand j'avais un an, deux ans, trois ans?". Alors, mon père était bien embarrassé, il me disait "bah voilà, j'allais travailler". J'étais effaré. "Vous foutiez rien. Vous ne résistiez pas. Vous laissiez faire". Alors il était désespéré, puisqu'il essayait d'être honnête: "Oui, oui, on a laissé faire". Exactement ce que nous faisons aujourd'hui. C'est criminel ça. Les océans vont monter

d'un mètre quarante. Marseille va disparaître. New York va disparaître. Amsterdam va disparaître. Je veux dire, ils se rendent pas compte: ils gueulent parce que y a 23 000 migrants qui viennent en Europe; mais au Bangladesh c'est 200 millions de personnes qui vont sous l'eau à cause du réchauffement climatique. Ces 200 millions de personnes, je dis pas qu'ils vont tous arriver dans le neuvième arrondissement, je fais pas du délire; je dis simplement il va falloir qu'ils et elles, avec leurs familles, ils aillent quelque part. Donc, ça va totalement bouleverser l'équilibre de la vie humaine. C'est peut-être pas une troisième guerre mondiale au sens où il y a des armées qui vont s'affronter, mais il va y avoir une crise sociale, économique et écologique, peut être pire qu'une guerre mondiale, avec des destructions épouvantables. Et nous sommes là, en train de faire une émission de radio, assis, on boit un verre, on parle gentiment, mais est ce que nous avons, je me pose la question nuit et jour, est-ce que nous avons conscience du monde dans lequel nous vivons et ce que nous avons conscience de la relation entre notre manière de vivre et le problème de la survie de l'humanité qui se pose à nous.

C'est à partir, c'est qu'à partir du moment où on en a conscience, parce que je pense que vous en avez conscience, ...

J'essaie de l'avoir.

Moi aussi.

Je ne dis pas que je l'aie. J'essaye.

A partir du moment où on en a conscience, on peut soit choisir effectivement de changer de mode de vie totalement, soit se désespérer très, très vite, devant, devant l'impuissance qu'on a.

Et aussi de faire exactement comme Trump. N'oubliez pas qu'il n'en a rien à foutre.

Ou décider de n'en avoir rien à foutre.

Il continue à manger ses hamburgers, à polluer avec son polystyrène, il rouvre les mines de charbon au lieu de les fermer. Il y a aussi...

Cette troisième possibilité là, qui est de dire “autant profiter tant que ça existe, et quand tout explosera...”

Voilà, vous avez vu le prix du mazout? Macron veut, comme s'il avait pas le courage de dire “si vous continuez avec le mazout, vous mettez en danger”, surtout les gosses qui sont à hauteur des pots d'échappement des bagnoles, “vous liquidez des dizaines de milliers de vies de gosses qui marchent dans la rue, avec votre mazout”. Il a pas le courage de dire ça parce qu'il veut se faire réélire, ce connard. Donc, il monte le prix du mazout, et les gens gueulent, et il va céder. Vous avez vu ça? C'était hier. Donc ça veut dire que la responsabilité citoyenne de vous, de moi, de tout le monde, est engagée dans notre manière de vivre. Il se trouve que je veux pas jouer les héros, surtout pas, mais je mange plus de viande.

Ca fait longtemps?

Il s'est passé quelque chose d'assez curieux dans mon corps. Il s'est passé beaucoup de choses curieuses dans mon corps, mais entre autres que j'ai toujours aimé les steaks. Et puis, à environ un peu plus de 10 ans, 10-12 ans, tout d'un coup, j'avais un steak devant moi, et je me suis dit “mais c'est dégueulasse, j'ai plus envie de manger ça”, c'est sanguinolent, c'est... J'empêche personne de manger de la viande, je parle uniquement de mon cas. Mais j'ai plus envie de manger de la viande; et quand je vais chez des amis dîner, je leur dis “Tu sais moi, je donne ma part à quelqu'un d'autre parce que moi, j'ai plus envie de manger ça”. Et je m'en porte très, très bien. Et tout d'un coup, je me suis rendu compte, après coup hein, pas du tout avant, que, l'histoire du réchauffement de la planète est dû 35% des émanations de bétail et de l'utilisation de l'eau pour abreuver le bétail et faire pousser la nourriture du bétail, et que finalement, c'est beaucoup plus grave ça que le mazout ou la pollution atmosphérique créée par les usines, les avions et le kérosène des avions. C'est le bétail

le plus important. J'en suis arrivé au point où, sans vouloir provoquer qui que ce soit, je me pose vraiment profondément la question de savoir si la notion de progrès n'est pas une vaste plaisanterie.

C'est une pensée récente? Ou vous l'avez toujours...

Je pense à être persuadé que, si vous voulez, c'est deux pas en avant, sept pas en arrière. Pour tout.

Ce qui est frappant chez Jean-Jacques Lebel, c'est la force de sa révolte toujours intacte, là où certains de sa génération se sont rangés, adoucis, calmés. Il a l'air de tirer toute sa vigueur de son âme d'insurgé. On se dit aussi, en regardant là où il habite, qu'il a de la chance de pouvoir être cet insurgé permanent. En tout cas quel plaisir de se laisser balader par ses souvenirs et ses révoltes.

Aujourd'hui, est ce qu'on pourrait faire des barricades? Est ce que ça a du sens de faire des barricades?

Au sens strictement parler des barricades, bien sûr que non, puisqu'il y a des drones au dessus. C'est absurde.

Je sais que vous avez un amour des barricades, j'aimerais que vous m'en parliez un petit peu.

Bah c'est à dire que, moi je suis une espèce de, je vois ça d'une toute autre manière. D'abord, la barricade a commencé au XVIème siècle, pendant la fronde. c'est-à-dire que ça s'est passé sur des chemins campagnards, ils ont renversé des charrettes pour empêcher les cavaliers du roi de venir les arrêter. C'est pas nouveau les barricades. Il y en a eu dans tous les grands mouvements révolutionnaires ou de résistance à travers tout le monde entier. Mais le fait que la haute technologie de la répression, et de l'État policier, c'est fou, parce que

bientôt ils vont savoir avant que vous ouvriez la bouche, ce que vous pensez. C'est-à-dire que, ils ont la possibilité de détecter par le mouvement de vos yeux ou les ondes gamma qui sortent de votre cerveau, exactement ce que vous pensez. Si vous voulez lancer un pavé sur un flic avant même que vous en ayez conscience, vous êtes arrêtés. La science fiction est là. Donc, dans ces conditions, pour le plaisir, s'amuser avec des copains et des copines à bloquer une rue en mettant des pavés, en mettant des carcasses de voitures, en mettant toutes sortes de choses, exactement comme l'ont fait les Parisiens et les Parisiennes en 1848. Baudelaire a magnifiquement raconté ça. Aux débuts de la photographie, il y a même quelques photos qui se trouvent au musée d'Orsay, on voit des barricades de 1848. C'est à ce moment là où Haussmann a été prié de détruire tous les vieux quartiers de Paris pour que les cavaliers puissent passer dans les grandes rues, parce que à cause des barricades et de l'étroitesse des rues, les barricadiers montaient sur les toits, envoyaient des meubles sur la gueule des mecs et empêchaient... ils gagnaient la partie. L'urbanisme de l'empire, l'urbanisme de la dictature a transformé le vieux Paris, détruit le vieux Paris, et fait que les boulevards haussmanniens, les grandes voies haussmanniennes existent. Pendant le Front populaire, pendant la libération de Paris, pendant l'insurrection spontanée de la libération de Paris, il y a eu des barricades absolument partout.

Et si on met un calque, à peu près aux mêmes endroits à chaque fois.

Oui, c'est des situationnistes qui ont dans leur revue, ont repéré qu'il y avait eu des barricades qui étaient racontées par des historiens et par les participants surtout, dans Paris, au moment de la Commune de Paris, on sait très bien où étaient les barricades puisque ça a été raconté, y a même des photos, des gens qui ont fait des récits à la première personne du singulier. Et bien on a retrouvé à peu près, à quelques mètres près des mêmes endroits, les barricades en 68, là où la Commune en avait érigé. Alors, est-ce que c'est quoi? Est-ce que c'est une mémoire? Est ce

que c'est quelque chose en nous enfoui dans notre mémoire? En dehors de notre conscience, qui échappe à notre conscience? Ou est ce que c'est délibéré? Je n'en sais rien, mais en tout cas, la question n'est pas là. La question, c'est qu'est ce que c'est que... Parlons jusqu'à mai 68? Parce qu'après ça a basculé dans autre chose. Qu'est ce que c'était qu'une barricade? Est ce que c'était quelque chose qui devait empêcher les flics de passer? Ou est ce que c'était quelque chose qui exprimait la joie. Voire même la jouissance d'une création collective? Parce que ce sont les barricades, je peux vous en parler d'expérience, on a rencontré des centaines et des milliers de personnes qu'on n'avait jamais vu dans la vie avant. C'était des gens qui arrivaient de banlieue, des prolos, des étrangers et des étrangères, des étudiants, des gens qu'on ne connaissait pas, qui se sont retrouvés là, tout d'un coup fraternellement et profondément unis contre la police. Donc, on se mettait à mettre des carcasses de voitures ensemble, des morceaux de meubles qu'on trouvait à gauche et à droite, un arbuste, les ... je sais plus comment ça s'appelle: ces choses en métal au pied des arbres...

Ah oui, les grilles autour des arbres...

Les grilles autour des arbres, etcetera, etcetera. Toutes sortes d'objets. Et on construisait une espèce de sculpture. Il se trouve que depuis Dada, les artistes, les plus grands artistes du monde, et pas seulement en Europe, ont construit ce qu'on appelle des installations, c'est à dire des choses qui ne servent à rien, qu'au plaisir de les construire. Le but des barricades, c'est la jouissance que l'on éprouve à construire avec d'autres qu'on ne connaît pas. C'est un acte de création collective, un peu comme du jazz, si vous voulez. On exprime la joie d'être présent avec d'autres personnes qu'on ne connaît pas et à faire quelque chose ensemble, qui est une barricade, qui est une sculpture.

Mais c'est quelque chose d'absolument cardinal chez vous, la création collective.

Mais c'est cardinal, pas seulement pour moi. Pour tout le monde. Alors je vais vous faire remarquer que c'est

complètement séparé de son utilité, parce que déjà en mai 68, il y avait des flics avec des bulldozers, des énormes machines et des camions, et que en poussant un peu, en deux minutes et demie, la barricade était foutue par terre. Donc, c'était pas très utile, c'était pas très efficace comme protection contre la police. Par contre, c'était irremplaçable comme construction d'une utopie jouissive, collective.

Et vous l'avez, vous, très ancrée cette utopie collective. Je pense à votre grande oeuvre collective qui a été exposée.

Bien sûr! Mais c'était ça le but! Vous voyez ce que je veux dire. C'est pas l'utilité militaire de la barricade, qui est pratiquement nulle, mais c'est l'utilité esthétique et jouissive de la barricade qui l'emporte sur son utilité. Alors aujourd'hui, vous avez vu dès qu'il y a une manif dans la rue, y a des drones, y a des hélicoptères, ça sert à rien de faire des barricades, mais ça sert quand même à ... inventer une manière collective de dire non.

En tout cas, j'ai très envie de revenir sur ce fil rouge de votre vie, qui est un petit peu le collectif quand même, qui est à la fois dans votre art, parce que vous n'avez fait que créer à plusieurs. D'ailleurs, vous opposez l'*happening* à la performance: la performance qui serait la performance d'un homme seul et le *happening* qui est au contraire une création collective et qui peut avoir lieu à tout moment.

Bien sûr. C'est très important ça. Mais, mais pour ne rien vous cacher, j'ai toujours eu l'impression, tout simplement, de suivre le mouvement réel de l'insurrection générale. J'ai pas décidé de faire ce que vous venez de dire, c'est pas délibéré. Tout d'un coup, en réfléchissant "pourquoi je fais ça?", C'est curieux, mais ça correspond exactement au mouvement général de l'insurrection, qui se passe dans tous les pays d'ailleurs. C'était pas une décision artistique, c'est une décision humaine, sociale.

Vous voyez ce que je veux dire. Le *happening* était une... Il y a eu beaucoup de malentendus.

Vous êtes l'auteur de ce qu'on a appelé le premier *happening* européen...

Ecoutez, historiquement, il n'y en a pas eu avant, en tout cas ça c'est sûr. C'était le 14 juillet 1960, je vois pas ce qu'il y avait eu avant, on le saurait.

L'enterrement de la chose...

C'est en 1960, à Venise, pendant la Biennale.

Est ce que vous pouvez me raconter cette histoire, qui est une histoire très triste.

Comment vous dire?

A la base.

C'était... d'abord contre la Biennale de Venise, contre le fait qu'il y avait une espèce de foire de Paris, le Salon de l'auto, où on vendait l'art comme de la marchandise, ce n'est pas comme de la marchandise, c'était de la marchandise. Et d'ailleurs, les artistes même étaient devenus de la marchandise. Et qu'il fallait se démarquer de ça radicalement donc on a fait quelque chose qui est absolument invendable, qui ne peut pas être acheté ni vendu. Une expérience sensorielle subjective, on ne peut pas acheter. C'est comme si... on ne peut pas acheter ou vendre un rêve, donc c'est de cet ordre là. Donc on a fait quelque chose qui est éminemment capitaliste: impossible à réduire à l'état de marchandise. On ne vendait pratiquement rien. On avait tous d'autres boulots pour manger parce qu'on savait que ce qu'on faisait ne pouvait pas être accepté comme de l'art par les musées. Les galeries ne nous regardaient pas comme des artistes, mais comme des bons..., des clochards, des bons à rien. On était extérieur à la société, on était refusé par la société. Nous étions, pour beaucoup d'entre nous des déserteurs d'ailleurs. Alors on va à Venise, on fait l'exposition, on fait des lectures de poésie, des gens viennent voir notre expo. Et arrive cette horrible tragédie, n'est ce pas, de mon ami

qui est, en plein Los Angeles violée et étranglée par un vendeur de bibles de porte à porte. C'était un trauma épouvantable. Elle était très connue et très aimée à Venise, qui est une petite ville où tout le monde la connaissait. Elle avait grandi là, elle avait été à l'école. Ça a été terrible. Et donc, on a fait cette... J'en ai pas dormi la nuit, je me suis dit qu'est-ce que je peux faire. Je... A l'époque il n'y avait pas de téléphone portable, il y avait d'ailleurs très peu de téléphones. Et je suis allé à la poste de Venise, j'ai téléphoné à Tinguely, en lui disant:

“Salut c'est moi. Tu te souviens quand on est venu chercher la sculpture dans ton atelier, tu nous a dit “vous ne la vendez pas, vous la foutez dans le canal”. Tu t'en souviens?

- Oui, oui, je m'en souviens très bien”.

J'ai dit: “Jean, j'ai besoin de savoir, c'est très important: est-ce que tu es toujours d'accord pour qu'on le fasse ça?”. Il me dit: “Oui, oui, bien sûr”. Il m'a donné le feu vert, donc j'ai construit une sorte de cérémonie magico-vaudou, très peu orthodoxe, très peu catholique, très peu messe, mais très peu Vatican, et complètement poético-vaudou autour de l'assassinat d'un corps, qui était représenté par la sculpture qui était une sculpture en métal; métallique, avec des rouages un peu à la Tinguely n'est-ce pas? Une espèce de machine. Et ensuite, la sculpture a été assassinée: un coup symbolique de poignard, et on l'a mise sur une sorte de... dans une sorte de linceul, et on l'a descendue solennellement dans l'escalier, dans la rue, dans une petite rue très étroite où les gens du quartier croyaient qu'il s'agissait vraiment de funérailles. Ils faisaient le signe de croix, les hommes enlevaient leur chapeau; y avait une certaine solennité. Et à peu près à une centaine de mètres; un peu moins d'une centaine de mètres plus loin, il y a un autre petit canal que Peggy Guggenheim nous avait prêté trois de ses gondoles. On a mis le cadavre, la sculpture dans un... recouvert de son tissu. On monte très doucement le Grand Canal et là, les gondoles qui passent font le signe de croix, et tout ça. Et on arrive à un certain endroit que je ne peux pas désigner, et on se met en cercle, on enlève le tissu, on jette le

cadavre de la sculpture métallique dans l'eau, on met des gardenia blancs dessus, c'est englouti et plus rien. Et on s'en va. Et c'était le premier happening en Europe. C'était le 14 juillet 1960.

Mais elle a continué à vivre, il a continué à vivre ce *happening* plus tard.

Oui parce bien plus tard, entre temps, Tinguely était devenu mondialement célèbre...

Et donc rentable...

Nous, plus ou moins. Le marché de l'art a continué à escroquer le monde entier, ect. Et à un moment donné ils se sont dits... deux marchands italiens, un petit peu trop malins comme disait ma grand mère, se sont dit "Oh là là, il y a du fric à gagner là dessous". Alors ils sont venus me voir et hypocritement en disant "si tu nous dit où est la sculpture, on s'en occupe, on loue des scaphandriers, on la vend et on partage". J'ai dit "oui, oui, oui, bien sûr". Ils me prennent vraiment pour un con, et je leur ai évidemment donné une fausse adresse. Ils ont dépensé beaucoup d'argent en louant des scaphandriers militaires de la marine militaire italienne, avec des scaphandres, des bateaux spéciaux avec des pompes à eau, de pompes à air, tout ça. Et je les ai vu. Je les ai vus, évidemment pas au bon endroit. Et donc ils ont trouvé tant de choses: des vieilles chaussures, des vieilles bagnoles, des j'sais pas quoi, des trucs, des machins, mais pas la sculpture. La sculpture, elle était ailleurs. Et alors, on a appris tout à fait par hasard il y a à peu près un an, c'est-à-dire 60 ans après, que une des personnes qui étaient dans les gondoles, qui était une Américaine, une artiste qui avait un leica sur elle, moi je le savais pas, ou si je l'ai su je l'ai complètement oublié; et sans que je m'en aperçoive, les autres non plus, elle a sorti son Leica, elle a fait cinq photos, clac, clac, clac, clac, clac. Comme on fait avec des portables aujourd'hui, des snapshot. Et puis voilà, je l'ai jamais su, on l'a oubliée. Ça a été oublié. Et voilà que cette personne décède, et son fils, qui vit je crois à Rome si mes informations sont bonnes, a écrit à un journal d'art

allemand en lui proposant les photos inédites de ce *happening*.

De ce premier *happening* européen.

Et c'est comme ça que j'ai retrouvé ça et que je les ai imprimées dans mon catalogue.

Et elles ont été exposées là, l'année dernière à Beaubourg.

Oui.

Dans l'exposition qui vous était consacrée.

Dans mon expo oui.

Vous n'aviez d'ailleurs pas perdu l'habitude de faire des contre-expositions puisque vous aviez créé, en parallèle de cette exposition à Beaubourg, une petite contre-exposition secrète pas très loin d'ici.

Oui, ben je fais toujours ça.

Parce que ça reste des cauchemars bureaucratiques, les expositions?

Pour me montrer, pour m'en rendre compte que je ne suis pas dupe, et qu'en vieillissant je ne suis pas tombé dans leur piège ignoble.

Je ne me suis pas fait avoir.

Et j'ai montré cette invitation au directeur du Musée national d'art moderne, et il m'a dit:

“C'est pas possible. T'as pas fait ça?”

- Si je fais toujours ça, mon cher, vous n'aurez pas ma peau”, je lui ai répondu.

Alors c'était toute une histoire, d'ailleurs, toujours avec de l'humour, surtout pas se prendre au sérieux. Ça se passait à Pigalle.

La contre-exposition?

Oui. Et qui dit Pigalle dit pute, prostitution, maquereau, mafia.

Tout ça.

Toute l'industrie porno. Y a que des sex shop, des sex shop qui d'ailleurs j'y vais souvent puisque ma poste est là sur le boulevard donc je passe devant, j'ai jamais eu un seul client ou une seule cliente dans les sex shops. C'est vide, y a plus rien. Tout se passe sur Internet maintenant. Les gens vont pas acheter des godemichets là, alors qu'ils en ont trois fois moins cher sur Internet.

Bon, en tout cas...

Les touristes, y a 2 ou 3 touristes qui traînent dans les cinémas à Pigalle.

Mais même pas, même pas. Vous savez qui y a? Les p'tits lycéens et les p'tites lycéennes de 12 ans qui viennent mater comment c'est, en se disant "ah bon ça va être comme ça". Mais y a plus... ça tourne à vide. C'est une machine qui ne sert plus à rien. Mais y a le mythe: Pigalle, ah Pigalle, Pigalle, vous savez les touristes suédois, américain ou chinois, ah Pigalle, la petite femme. Mais ça n'existe pas. Y'a plus rien. C'est une coquille vide. C'est rien. D'ailleurs, c'est assez crade. Mais j'ai joué sur le mythe. Le fait que c'est le mythe, et moi je suis un maniaque des marchés aux puces et des brocs. Et j'ai trouvé dans une brocante pas très loin, rue des Martyrs d'ailleurs, des affiches d'un des derniers cinémas pornos à Paris. Même les cinémas pornos ferment. Il y a tout sur Internet. Pourquoi voulez vous acheter un billet pour aller voir des films de cul alors que vous en avez partout?

Pour se branler en public et pas en privé?

Mais faut faire ça avec vos copains et vos copines.

Je propose une proposition.

Oui, oui. Enfin bref. Moi, j'ai pas à juger. Ce qui m'intéresse moi, c'est que y a une évolution dans la bêtise

et dans l'horreur. Ça empire si vous voulez. C'est pas que ça devienne mieux, ça empire.

Alors ça, c'est une bonne question que je vais vous poser parce qu'on la pose à tous nos invités.

Alors donc j'ai fait ça à Pigalle pour cette raison là, et j'ai acheté pour trois francs six sous quatre affiches de films pornos d'une rare ignominie, n'est ce pas, dans l'intitulé. Et je l'ai retourné comme une poche, comme je fais toujours, je détourne des images, et j'avais à faire se cogner entre elles plusieurs notions. D'abord, c'était l'horrible commémoration des cinquantenaires de mai 68, qui me sortent par les trous de nez, inutile de vous le dire, j'ai refusé tout ça bien rigoureusement, mais je voulais le souligner quand même. Donc, j'ai fait une espèce de grande pancarte bleu-blanc-rouge en disant que ceci n'est pas une commémoration. Ensuite, j'ai montré les quatre affiches bien encadrés, et une petite plaque que j'avais volée dans un cimetière, une petite plaque en marbre qui doit être là, quelque part d'ailleurs, avec un drapeau français, qui parle de l'idée de commémoration et de mémoire, comme pour bien montrer que commémorer mai 68, c'était vraiment pour les crétins, par des crétins. Et j'ai fait ça dans un lieu mais totalement introuvable, qui est géré par un de mes meilleurs amis, qui est un garçon que j'adore, qui vend des fringues, c'est-à-dire qu'il achète les fringues les plus dégueulasses qu'il trouve aux puces, mais vraiment déchirés et mal foutus et tout. Il a un tout petit bagage, qui est grand comme la table où nous sommes. Et il trouve des gens qui achètent des jeans dégueulasses.

Ah il les retape pas, il fait rien?

Non, non, non.

Il les vend tels quels.

Et il n'arrête pas de dire aux gens "mais ça vous va pas. Il faut pas acheter ça", mais plus il dit ça plus les gens en veulent. Et alors il a dans sa boutique, un endroit, qu'il met à la disposition d'un certain nombre d'artistes, dont

moi et d'autres. Et j'ai donc fait une contre-exposition, une contre-manifestation, j'ai appelé ça une "exposition Antidote". On pensait qu'il y avait le poison d'un côté, et l'antidote de l'autre, pour bien montrer que à Beaubourg, c'était du semblant, de la bureaucratie, de l'aliénation, et que le seul endroit de liberté et d'humour, c'était à "Pigally" comme disent les américains. Voilà. Vous savez tout.

D'ailleurs vous n'aimez pas le mot exposition. D'habitude vous ne l'utilisez pas.

Non. J'aime pas ça.

Jean-Jacques Lebel, c'est un artiste sélectif. En l'écoutant, on a l'impression que la seule chose qui a du sens, d'ailleurs, c'est le collectif. D'où d'ailleurs, son amour des barricades qui résonne avec notre actualité. C'est aussi un pionnier, auteur du tout premier *happening* européen, mot qu'il préfère cent fois au mot *performance*, qui renvoie, selon lui, à une idée d'individualisme et presque de capitalisme. De même qu'il déteste le mot *exposition*, on pose cela dit le pied pour qu'il le prononce. Le choix des mots chez lui est primordial. Ce fut ma perte.

Pour revenir sur cette histoire d'oeuvre qui continue à vivre, j'ai l'impression que les choses ne meurent pas vraiment pour vous. C'est-à-dire que ce soit les amis, alors je sais que vous avez été très proche de Gilles Deleuze, mais par exemple, vous parlez de Georges Bataille comme quasiment d'un ami, alors que vous ne l'avez quasiment pas connu. J'ai l'impression que les choses continuent à vivre, et qu'il y a des choses qui sont plus vivantes aujourd'hui pour vous que d'autres alors qu'elles sont mortes depuis longtemps.

Oui, c'est à dire que il faut pas croire ce qu'on nous dit. Y a quelque chose à quoi je suis très sensible. C'est le fait que le passé n'est pas mort. D'ailleurs, il n'est même pas passé

de parler de Deleuze, de parler de Breton, Benjamin Péret, ou de Bataille, ou de qui vous voulez.

Ou de votre gouvernante.

De qui vous voulez. La présence intense de cette personne. La présence psychique, sensorielle, effective de cette personne dans votre vie, dans votre imaginaire, dans votre vie mentale, est telle qu'elle peut abolir le semblant de réalité -je dis bien le semblant de réalité- qu'on essaye de faire passer comme la seule réalité possible.

J'ai deux questions importantes à vous poser. La première, vous y avez beaucoup répondu, mais je la pose quand même. C'est est-ce que c'était mieux avant. Vous avez pas dit c'était mieux avant, vous avez dit c'est pire maintenant, tout est pire maintenant.

Non, je vais essayer d'être plus précis. Je trouve que les systèmes d'oppression et de coercition ont empiré. Je n'ai pas dit que c'était pire maintenant. C'est plus compliqué que ça. C'est-à-dire que les mécanismes de broyage, de concassement et de destruction de l'humain avec la haute technologie, on a parlé de la Chine, hein...

Ce sont perfectionnés.

Sont... ont augmenté leur puissance de nuisance. Leur pouvoir de nuisance. Oui. C'est pas tout à fait c'était mieux avant. C'est plus complexe que ça.

Du coup est-ce que c'était mieux avant?

Non, non. Je ne pense pas que c'était mieux avant du tout. Vous savez, de toute façon, c'est idiot parce qu'on n'a pas les moyens de juger des périodes historiques, c'est absurde, c'est de l'ordre de l'idéologie, de faux souvenirs. Ce qu'on appelle les souvenirs écrans.

C'est vrai quand vous parlez de l'époque, par exemple entre 62 et 70, vous dites entre la fin de la guerre d'Algérie et 68, c'était une époque sinistre. Et nous, de notre regard maintenant

rétrospectivement, je vous vois avec les poètes de la *Beat Generation*, à voyager un peu ou vous voulez, à rencontrer une sorte de foisonnement culturel et artistique qui à moi me paraît incroyable, et vous, vous parlez de cette période comme étant, vous l'avez déjà dit en interview, sinistre.

Sinistre parce que y avait De Gaulle, il y avait la mère de Gaulle, qui a même été jusqu'à supprimer les pissotières parce qu'elle avait horreur des pédés. Elle trouvait qu'elle en avait marre que les pédés se retrouvent dans les pissotières, donc elle a supprimé les pissotières. Donc si vous étiez à Paris, vous saviez plus où aller pisser. C'est pas exactement un progrès ça. Non, mais je prends les choses à l'humour.

Ce qui est dingue c'est qu'il y a encore des polémiques sur les pissotières aujourd'hui, en 2018.

Tout ça pour vous dire que ça a beaucoup augmenté dans l'horreur aujourd'hui. Je veux dire ce qui... regardez par exemple, les choses qui sont comparables. La tragédie sans nom de la Syrie par rapport à la guerre d'Algérie. La guerre d'Algérie, il y avait 10 millions d'Algériens. L'insurrection a éclaté en 54, se terminant en 62 avec des accords d'Evian. Il y avait un million de moins d'Algériens. Ils ont, les Français, les braves, la mission civilisatrice de la France, comme disait ce salopard de Sarkozy, a fait qu'il y avait... l'armée française a zigouillé un dixième de la population algérienne. Je ne veux pas rentrer dans les détails parce que ce serait trop horrible. Mais flash arrière, regardez la Syrie, c'est dix fois pire parce qu'il y a les missiles, parce qu'il y a des avions à réaction, parce que les bombes ont changé, y a le gaz sarin. C'est-à-dire la technologie du massacre et de la mort ont été modernisées d'une façon vertigineuse et que ça tue, ça massacre. C'est ça... ça... c'est pire. Oui, oui, je crois qu'on peut dire quantitativement et qualitativement, c'est pire. C'est pas du progrès.

Après, aujourd'hui, les policiers jettent pas les Syriens dans la Seine comme ils l'ont fait pour les Algériens.

Mais c'est pas l'envie qui leur manque hein.

C'est pas l'envie qui leur manque.

Et il y a toutes sortes d'autres choses qui se passent. Vous citez ce qui s'est passé en 61. J'étais en plein dedans parce que j'habitais à Maubert, et j'étais en plein là, avec des amis algériens. Et évidemment, ça se répète pas toujours de façon mécanique, c'est pas de la photocopie, on n'est pas dans la photocopie. On est dans la multiplication ingouvernable du pire.

Qu'est ce qu'on fait après les révolutions?

Après les révolutions? Ben, il n'y a pas d'après parce qu'elle est permanente. Elle a toujours à se renouveler, d'après ce que je crois avoir compris. Il n'y a pas d'après, que du pendant.

Et j'ai une dernière question et après je vous laisse tranquille.

Est ce que vous avez peur de la mort Jean-Jacques Lebel ?

Je me pose assez souvent cette question. Peur, ce n'est pas exactement le mot parce que je m'y prépare depuis très, très longtemps déjà. Et je l'ai frôlée pas mal. Et... Non, je crois, honnêtement, j'emploierai pas ce mot. Je dirais... hum... Ce n'est pas la peur, c'est la crainte de ne pas avoir suffisamment de temps encore pour mettre en place un certain nombre de structures collectives qui me tiennent à coeur pour éviter, essayer d'éviter que soit démolé en quatre minutes tout ce que j'ai essayé de construire dans ma vie. C'est à dire cette notion que quand même, malgré tout, il y a quelque chose qui gagnerait à être transmis d'une génération à l'autre. Je ne veux pas simplifier, parler d'espoir, mais comme un désir de continuer quelque chose qui ne nous appartient pas, qui était déjà là avant qu'on arrive et qui devrait continuer après quand on

n'est plus là. Ca s'appelle, je crois, le mouvement brownien. Donc, c'est pas de l'ordre de la peur. C'est de l'ordre de me demander si je fais bien tout ce qu'il faudrait que je fasse pour mettre ça en place.

D'ailleurs, vous avez une très grande collection. Là, on est un peu au milieu de votre collection, dans votre maison-atelier qui est très, très belle...

Qu'est-ce que vous avez employé comme terme?

Maison-atelier. Collection. Vous êtes un collectionneur.

Non.

Vous avez plein de choses.

Non mais non, mais ça, vous tombez dans le ridicule là.

Ben dites moi alors. Qu'est ce que je dois dire?

Vous employez des termes qui ne conviennent pas, qui sont à côté de la question.

Dites moi.

Vous savez ce que c'est qu'un collectionneur, dans un monde capitaliste?

Non. C'est autre chose.

Vous n'êtes pas naïve. Vous savez ce que c'est. Ils achètent pour faire du fric, pour produire de la plus value hein.

Vous avez réuni...

Et pour placer de l'argent, c'est ça les collectionneurs.

OK...

Non mais alors ne me traitez pas de collectionneur!

Promis, je le referai plus.

Ne m'insultez pas.

utiliser votre matière grise. A se demander "Qu'est ce qu'il a voulu dire l'artiste? Pourquoi est ce qu'il dit ça? Pourquoi est ce que ça me perturbe? En quoi est ce que ça me touche?". Puis là ça y est ça a démarré, vous êtes prise dans un mouvement de pensée et ça s'appelle l'art. Et je me dis que c'est ça que j'ai réuni. Voyez, ce n'est pas du tout la démarche de collectionneur. C'est la démarche de quelqu'un qui essaie d'entendre et de voir, et de tenir compte de ce que les autres ont fait avant lui et d'avoir le souci de ce qu'il adviendra de tout ça après. J'ai donc collectiviser tout ça de façon à ce que ça soit mis à la disposition du public, le retirer du marché. Il n'y aura pas de commerce.

Dans une démarche toujours capitaliste.

Y a quelque chose ça s'appelle la... Il faut inventer des mots parce que ça n'a jamais eu lieu... la déprivatisation. Voilà, je crois beaucoup à la possibilité de mettre à la disposition des publics, pluriels, des oeuvres que certaines pourraient être jugées des trésors, d'autres non, mais en tout cas quelque chose qui peut être utile à la survie psychologique et psychique de personnes qui passent par là. Et je pense que c'est une responsabilité citoyenne, que j'ai choisi de... à laquelle j'ai choisi de répondre. Vous voyez c'est complexe hein.

Merci beaucoup, Jean-Jacques Lebel.

Est-ce que... j'ai répondu à votre question?

Vous avez répondu à ma question.

Voilà.

Un immense merci à Jean-Jacques Lebel de nous avoir accueilli dans une maison que je suis heureuse d'avoir vu et que je ne cesse depuis de décrire à tous mes amis.

Promis.

Les mots ont un sens, hein, bon.

Vous avez réuni beaucoup d'oeuvres.

La plupart des oeuvres, pas seulement visuelles, mais aussi écrites, musicales, etc, que j'ai réussi à assembler sont le fruit d'échanges. De troc. Ou, comme vous l'avez dit au début, là où vous faisiez attention à ce que vous disiez, que c'était du travail collectif, c'est-à-dire un travail à plusieurs. On peut faire des dessins, des peintures, de la musique, ect, même des livres collectivement. Donc ça n'appartient pas à un tel ou une telle, c'était quelque chose de collectif. Ça sonne, à mon avis, je prend position là, c'est une des grandes merveilles du surréalisme, à quoi les historiens académiques n'ont rien compris comme d'habitude, c'est l'invention du cadavre exquis, c'est à dire que c'est un jeu, J-E-U, mais toutes les choses les plus importantes de la vie arrivent, adviennent...

Par le jeu.

Par souci du ludique, le jeu et c'est l'abandon du narcissisme, l'abandon de la signature individuelle. Le cadavre exquis n'est pas signé par Machin ou Machine. C'est collectif, ok? Bon, même si on reconnaît, si on fait attention, on reconnaît qui a fait quoi, mais ça c'est une autre question. Donc ce souci du collectif qui est donc pas anticapitaliste, qui est A-capitaliste, qui en dehors du capitalisme est la recherche d'une certaine jouissance qu'on pourrait appeler jouissance esthétique... je sais pas comment l'appeler, puis bon on s'en fout d'ailleurs, qui est que des artistes ont réussi ce miracle, quelquefois de mettre sur une surface ou dans un volume, ou dans un livre, d'une façon ou d'une autre quelque chose qui vous... perturbe, et qui vous vous oblige à penser. Une espèce de mise en demeure de penser, de réfléchir, de se poser des questions. quand vous êtes dans un tableau. Quand vous voyez une oeuvre, que vous vous l'aimiez ou non, c'est une autre question; que vous la trouviez agréable ou non, c'est une autre question. En tout cas, elle vous pose un problème qui vous oblige à réfléchir. Qui vous oblige à